

Ils gardent inconsciemment le hiératisme et la gravité fière des temps où leurs conquêtes alarmèrent le monde. Le burnous et le turban communiquent à leurs silhouettes du mystère et de la majesté. Ils raffolent des harnachements somptueux où se mélangent, selon les rites complexes de l'art musulman, l'or, l'argent et les soieries précieuses.

Leurs cortèges, d'ordinaire, passent dans un enchantement de couleurs que dominant le blanc et le rouge. Ils sont harmonieux et souples, empreints de sérénité religieuse. Mais qu'une cause quelconque les stimule, réception d'ambassade ou commémoration de marabout, et un enthousiasme soudain les saisit, une fièvre brusque les éveille, un besoin de gesticulation et de bruit les révolutionne. Hommes et chevaux foncent dans le vent. Les burnous s'enlèvent comme des ailes blanches. Les fusils, brandis, lancés, rattrapés au vol, crépitent dans le tourbillon des poussières soulevées. La fantasia désordonnée, furieuse, traverse l'espace comme un brutal et splendide météore...

II

Les cortèges embellissent la rue de leur esthétique propre et de celle que leur apporte le peuple convié à les contempler. Il en est d'officiels, consistant en théories de voitures aux cochers empanachés, garnies de personnages aux uniformes dorés et cheminant parmi les escadrons de cuirassiers et de dragons. Ce ne sont évidemment pas les plus pittoresques.

L'Église, autrefois, en organisait d'admirables. Quand, des hauteurs de la montagne Sainte-Geneviève descendait la chasse de cette pucelle, tout le peuple de Paris accompagnait ses reliques. Le Parlement désignait aux corps de l'État leur rang processionnaire. C'était, dans un concours d'étendards et de bannières, un soulèvement de piété, une démenche de luxe, une tonitruance de cantiques.

Mais ces jours de liesse religieuse sont évanouis. La nation a supprimé les processions. Faut-il le regretter ? Assurément non. Le clergé français a perdu ses traditions pompeuses. De même

qu'il dépare par l'étalage de lamentables ornements la majesté des églises gothiques, de même il détruisait par des figurations sentimentales l'ingénuité jolie des processions. Les travestis dont s'affublaient fillettes et jeunes gens rappelaient par trop ceux dont le carnaval autorise l'exhibition. Une divergence d'intention séparait à peine le grotesque involontaire des anges aux ailes dépenaillées, du grotesque conscient des arlequins et des polichinelles.

Une procession remémore encore, dans les temps présents, la physionomie de celles dont les livres conservent le souvenir. Orléans la consacre, chaque année, à Jeanne d'Arc la salvatrix, sainte de fraîche date, dont les éléments civils et militaires revendiquent la personnalité autant que l'élément religieux. De telle sorte qu'à vrai dire cette procession ayant un caractère de glorification plutôt qu'un caractère d'invocation, n'en est pas une dans l'acception propre du terme.

Cependant le concours que lui donnent tous les corps urbains élargit son esthétique et l'assimile à celles que les évêques ordonnaient jadis dans l'étendue de leurs diocèses. Elle excite l'agi-

tation de la ville. Il n'est pas question de savoir quel sentiment bout au fond de cette agitation, mais simplement de la constater.

A l'avance on la prépare, sachant que le cœur de la France y battra d'une émotion particulière. Peut-être la bourgeoisie orléanaise qui, autrefois, ouvrit généreusement ses coffres à la Pucelle, mêle-t-elle maintenant quelque cupidité à son culte. Les hauts faits, si glorieux qu'ils aient été, de la délibérée combattante, passent un peu de sa mémoire.

Néanmoins les maisons sont dignement pavoisées. Les drapeaux, solitaires ou joints en trophées, éclairent, de leur tricolore sourire, les pierres grises. Les lanternes traversent les rues, les guirlandes de papier s'infléchissent aux balcons. Et les magasins se parent de décorations imaginatives.

C'est d'abord le soir, à la nuit tombante. Maires et conseillers emportent de l'hôtel de ville la blanche bannière de Jeanne tissée de soie et fleurie de lis d'or. Bientôt ils apparaissent, groupe triste et noir, sur la place spacieuse où la cathédrale dresse ses tours élégantes comme deux

bras implorateurs de miséricorde. Les troupes forment un carré étincelant d'un unanime salut d'armes.

Et voici que, les portes du monument ouvertes, l'immense lumière des cierges, tout d'abord filtrée en pourpres et en saphirs, en topazes et en émeraudes par les ogives et les verrières, épand ses coulées brasillantes sur les masses militaires qu'elle vivifie de scintillements soudains. Et les évêques, appuyés sur leurs cannes pastorales, surgissent, spectres d'or, dans cette clarté. Ils vont, à pas lents, tandis que montent en rafales, les hymnes scandés par les chœurs des orphéons et des maîtrises. Ils reçoivent, au haut des perrons, la bannière sacrée. Puis, rentrant, d'une même allure solennelle, dans la splendeur lumineuse, ils gagnent les autels où s'épanouissent les gerbes et les torsades de cierges, les lustres aux aériens clignotements.

Dès lors, sur la place rendue à la nuit, les troupes allument des lanternes, les musiques embouchent leurs cuivres. Les retraites aux flambeaux, traînant leurs hordes de citadins,

prodiguent aux rues illuminées le délire des marches et des pas redoublés.

Et au lendemain de cette cérémonie nocturne, les glorificateurs de Jeanne, s'unissant en cortège, fusionnent les couleurs de leurs robes et de leurs uniformes, marchent dans la pompe des baïonnettes et des sabres, des bannières brodées, des croix d'argent et des crosses d'or.

Mais, malgré tout, il manque à ce cortège, un peu d'homogénéité et aussi ce cadre dont certains pays, vivant encore sous l'influence catholique, enveloppent leurs processions. Les Saints-Sacrements italiens défilent en d'extraordinaires rues de parade. D'ailleurs la dévote péninsule multiplie les fêtes religieuses. On ne tarirait pas à les décrire. Nous nous bornerons à considérer celle de saint Janvier, patron de Naples. Les reliques de ce martyr reposent en la cathédrale. Elles consistent principalement en une ampoule de son sang que l'archevêque transporte du dôme de la dite cathédrale à l'église Sainte-Claire. Là, saint Janvier, supplié par cent mille poitrines, réalise le miracle de l'ébullition.

Saint Janvier, n'en doutons pas, exauce les vœux de ses fidèles Napolitains. En outre, il les protège. Il leur évite ces calamités dont souffre le reste du monde. Il barre la route aux spectres blêmes des épidémies. On peut, sans crainte, lui demander des grâces importantes. Toute oraison amollit son âme emparadisée. On n'en connaît point, formulée fermement, qui n'ait reçu récompense.

Et c'est pourquoi Naples tout entière choisit ce saint débonnaire. Il a ses gloires de septembre, mais surtout ses gloires de mai. Car avec les calendes de mai, la ville monumentale se métamorphose en une ville florale. Et les saints manifestant un goût particulier pour les offrandes de fleurs, voici pour quelle raison saint Janvier se promène dans une orgie de corolles. Les maisons en surabondent et les foules des voies triomphales comme celles des impasses et des vicoletti en sont merveilleusement parées. En outre, des balcons et des terrasses, descendent des draperies aux nuances vives, damas pourpres ou cramoisis, brocards jaunes, satins bleus galonnés d'or, tapisseries nobiliaires, bandes

d'étoffes anciennes conservées par les hôtes des sombres palais pour ces commémorations solennelles.

A l'heure où la procession quitte les voûtes de la cathédrale, la vie circulante de la cité est interrompue. Les rues moutonnent de têtes innombrables ; des multitudes grouillent aux fenêtres et jusque sur les toits.

Les moines passent tout d'abord, blancs, noirs, marrons, dominicains, franciscains, bénédictins, virginistes, couverts de la sinistre cagoule, portant des cierges allumés dont le soleil ardent absorbe la clarté. Puis c'est un flot de missionnaires, jésuites et prêtres, cheminant avec lenteur. Leurs surplis aux riches broderies, leurs étoles d'or égaient de notes claires les fonds moroses des bures et des lainages.

Et tandis que cette avant-garde s'enfonce dans les horizons, tourne aux coins des rues, s'évapore dans la foule agglutinée, brusquement, par la lueur précise de leurs silhouettes, s'annoncent les saints d'argent, quarante-six statuettes levées sur des brancards par les faquins d'église, escorte d'honneur accordée à saint Janvier.

Cahotants, salués par des acclamations et des chants, ils semblent de pauvres épaves que roule la mer sans bornes des fidèles. Il y a saint Antoine et son compagnon, saint Antoine qui, sans cesse, agite, au bout d'un bâton, une clochette allègre. Il y a saint Michel, personnification de la beauté physique et de la bravoure, saint Michel juvénile, casqué et cuirassé d'argent, à la fois chérubin et chevalier, héros magnifié par son geste de disperser les influences diaboliques. Il y a saint Roch et aussi, toute confuse, Marie Magdeleine, la sainte amoureuse. Il y a tous les protecteurs, tous ceux qui calment les chagrins, apaisent les douleurs, embaument d'espoir l'existence terrestre. Il y a enfin le saint des jeunes filles, le guérisseur des blessures d'amour, le dispensateur de maris. Vers lui les fleurs, toutes les roses épanouies aux corsages ruissellent en pluie. Si bien qu'il s'en va, comme un sourire, dans la file argentée des statues.

Et maintenant, plus rapides, presque courant, les vieux saints, les saints ignorés que canonisèrent, pour des actions sans doute méritoires, les congrégations perdues dans la nuit des siè-

cles, défilent à leur tour, non moins acclamés par la ville mystique. Et enfin, c'est le cœur du cortège, les rangs pressés des chanoines, des lignes blanches de surplis, un fouillis de cierges, une exagération hurlante de cantiques. Puis, sous un baldaquin de brocard galonné et frangé d'or que soutiennent des gentilshommes et qu'encensent des clercs, saint Janvier apparaît, visage brûlé de piété, aminci, fluidifié, immatérialisé par le rayonnement des lumières et la fumée des encens.

Mais ce n'est point sa silhouette auréolée que considèrent, avec leurs yeux de flamme, les femmes penchées aux fenêtres des maisons ; ce n'est point l'archevêque engoncé dans ses passementeries d'or et coiffé de la mitre géminée devant qui s'agenouillent les fidèles de la rue ; ce vers quoi se fixent les regards, s'élancent les cris et les invocations, c'est l'ampoule menue, l'ampoule infiniment précieuse où dort le sang miraculeux de saint Janvier et que portent les mains en prières du prélat.

Et dès que la procession est passée, la foule ondoie, oscille et se disloque. Car, là-bas, Sainte-

Claire, illuminée de mille cierges, se dresse, bûcher gigantesque que contemplant les quarante-six idoles d'argent. Et bientôt, devant la multitude affamée de merveilleux, l'ampoule sublime s'anima d'un bouillonnement éphémère.

Une joie claire, venue des maisons ornées, des grappes féminines, des fleurs et du soleil, atténue la religiosité de la procession napolitaine et lui donne une apparence de fête civique. Au contraire, la procession espagnole garde sa physionomie uniquement religieuse. Elle est, le plus souvent, froide, nue, ascétique (1). Point de draperies et nulle ornementation dans les voies étroites de Fontarabie. A la vérité, les balcons sont garnis de curieux et de dévots, mais le

(1) Sauf peut-être à Madrid où la procession de la Fête-Dieu suscite encore l'émulation décorative des citadins. V. TH. GAUTIER, *Voyage en Espagne*, 1845, pp. 195 et suiv. V. aussi, pour les processions tolédanes, BLASCO IBANEZ, *Dans l'ombre de la cathédrale*, S. D., pp. 268 et suiv., et pour les processions barcelonaises, ANDRÉ CORTUIS, *Mademoiselle Arguillis*, 1908, pp. 97 et suiv. Nous avons choisi, comme cadre type de procession espagnole, la ville de Fontarabie, parce que le sentiment religieux nous semble s'y être conservé dans son intégralité traditionnelle.

peuple rejeté de la chaussée, s'entasse, paquets immobiles et glacés, en les endroits exigus que lui concède le cortège.

Deux lignes d'hommes, petits et rasés, têtes nues, vêtus de noir, un énorme cierge à la main, suivent l'enfilade des trottoirs. La chaussée libre appartient au clergé et aux statues. Car les statues de Fontarabie, comme celles de Naples, quittent, en ces occasions, leurs autels et leurs niches de pierre. Des moines aux visages émaciés les soutiennent sur leurs épaules. Et comme elles sont étranges, ces statues ! Comme elles sont théâtrales, vêtues de somptueux costumes, constellées de bijoux, fantoches allant vers on ne sait quelles réjouissances surannées ! Les vierges ressemblent à ces princesses du temps de Philippe II, perdues en combustions divines et toutes désorientées d'échanger leurs voiles de nonnes pour les robes de cérémonie. Et les saints, habitués au clair-obscur des chapelles, écrasés par le grand jour, souffrent, imaginerait-on, d'étaler leurs plaies, de montrer leurs superflus apparats. On sent une inquiétude et une mélancolie sourdre de leurs yeux d'émail.

Et les prêtres gonflés d'importance, les évêques pareils à des rois, tout l'appareil d'enfants de chœur, ne parviennent pas à dissiper l'impression douloureuse que donnent ces oripeaux anachroniques.

Si l'Espagne affiche le facies ascétique de la procession, la Belgique en détient le facies bourgeois. Durant l'occupation, celle-ci hérita de l'autre un fanatisme que l'on discerne surtout à Furne et à Bruges, mais elle le transforma en une dévotion fétichiste. Les cortèges de ses Fêtes-Dieu et les processions du Saint-Sang se déploient en des rues benoites, semés de pétales, tapissées d'étoffes blanches. Aux fenêtres des maisons se dressent des autels assemblant, autour d'un crucifix ou d'une vierge, des cierges allumés, des vases, des réchauds aux odorantes fumées. Sur les trottoirs, des sapins vendus par d'industriels paysans forment des allées artificielles.

Et parmi les congréganistes, les moines de tous ordres, les cohortes rouges d'enfants de chœur, les abbés en dalmatiques d'or, les chanoines aux camails d'hermine, les groupes d'or-

phelins, les blancs troupeaux de fillettes ; parmi les chevaliers de Terre-Sainte, les croisés carapacés d'armures, les princesses de la légende et de l'histoire ; parmi les minuscules cathédrales d'or des châsses, les bannières aux roides velours, les ophicléides rythmant les plains-chants, passent les agneaux pascals aux toisons de laine frisée que rehaussent des bouffettes de rubans ; les Sacrés-Cœurs ; les madones aux yeux de pierres, couvertes de manteaux bleus entrebâillés sur leurs cœurs traversés de couteaux ; les martyrs chargés de longues palmes ; les bienheureux égrenant leurs chapelets et la statue de l'Église triomphante, en tulle rose, ainsi qu'une danseuse de ballet (1).

Il y a là bien peu d'esthétique et beaucoup de clinquant, un amour demesuré des sculptures de boutique, une matérialisation affreuse des drames anciens de la catholicité, une dépoétisation certaine des légendes venues du passé en robe de soleil. A contempler ces processions,

(1) Pour les processions nocturnes, V. les pages superbes de ZOLA, *Lourdes*, 1894, pp. 291 et suiv. V. aussi, HUYSMANS, *les Foules de Lourdes*, 1907, passim.

on acquiert la certitude que la foi même est morte ou près de mourir.

Car la foi véritable inspire. Elle voit en beau. Ses gestes sont éminemment artistiques. Ses conceptions et ses styles varient, voilà tout. Il nous agrée de démontrer la vérité de ce dire en considérant les processions indoues. La religion brahmanique comporte aussi des processions. Une fois l'an, le dieu Siva et sa femme Parvati accomplissent une promenade sur le lac sacré creusé dans l'enceinte des temples, lac carré au milieu duquel une île, « carrée également avec une tourelle à chaque angle, supporte une pagode blanche dans un jardin de bananiers ».

La barque qui emportera le couple divin est, construit sur un radeau très vaste, un palais en bambou aux façades de soie et de carton doré. Des tours formées de superpositions d'animaux s'y accrochent; des chevaux, des éléphants, toute une ménagerie de papier y circule parmi des banderoles multicolores.

Vers le soir, aux sons brutaux des tams-tams et des musettes, le cortège débouche des ver-

dures ombreuses. Ce sont d'abord des géants de carton dodelinant sur des épaules humaines; des éléphants artificiels ensuite et d'autres véritables, couverts d'amples draperies rouges aux paillettes éclatantes; des porteurs d'immenses parasols cramoisis, et enfin les palanquins dorés des dieux.

Lentement le cortège contourne le lac et s'arrête devant le palais fantastique. Des bateliers procèdent à l'embarquement des idoles cependant que des fidèles allument, sur les rives de granit, « les rangées de mèches imbibées d'huile, et c'est bientôt une triple ligne de petites flammes dessinant l'immense pourtour carré des eaux. Dans l'île du milieu, la pagode est toute illuminée aussi, toute détaillée en traits de feu, et quand même reste blanche sous la blanche lune.

« Depuis le coucher du soleil, la foule s'assemble. Toutes les avenues d'arbres, de banians échevelés, qui débouchent ici, amenant de la campagne ou de la ville, déversent un flot humain sur les bords du lac sacré. En l'honneur de Siva, des milliers et des milliers de têtes cou-

vrent maintenant les entours, aussi serrées les unes contre les autres que les galets d'un rivage... Chacun, en venant au lac de Siva, porte à l'épaule un long roseau avec ses feuilles, tellement que cette multitude a presque l'air aussi d'un champ de graminées. Et les éléphants du grand temple, que l'on a ramenés à la tombée de la nuit, surgissent çà et là comme des roches, comme des îlots, au milieu de cette étendue d'herbages en marche et de boules qui sont des têtes pensantes.

« A côté de la barque de féerie, du palais flottant aux légères tours dorées, où brûlent sans cesse des feux de bengale, une tumultueuse poussée humaine se produit, au son des musiques ; on éloigne à terre les câbles de halage sur lesquels des centaines de croyants viennent crisper leurs mains, en jetant des cris de joie. Ceux qui ne trouvent plus de place dans la longueur des cordes tendues envahissent le lac, éclaboussent tout ; dans l'eau jusqu'à la ceinture, ils pousseront la barque par derrière, la tireront par le côté ou, tout au moins, marcheront dans son sillage.

« Une plus haute clameur, une frénésie de tams-tams et de musettes ; la barque est partie, la

barque glisse aisément le long des granits du bord ! Le dieu et la déesse ont commencé leur promenade vingt ou trente fois séculaires que la lune, ce soir, enchante de la plus pure blancheur (1) ! »

III

Ainsi, selon les peuples qui les conçoivent et les idées qui les provoquent, les cortèges se différencient d'aspects. Aucun rapprochement esthétique n'est possible entre ceux que Paris contemple au 1^{er} mai ou qui pèrègrinent autour de la statue d'Étienne Dolet et ceux qu'organisent les grévistes gantois ou les sans-travail

(1) PIERRE LOTI, *l'Inde (sans les Anglais)*, S. D. pp. 194 et suiv. Près de Saïgon, à Cholen, les congrégations chinoises, sociétés secrètes en même temps que corporations, organisent chaque année une procession du dragon. On y voit défilèr des palanquins sur lesquels des hommes et de jeunes garçons costumés en femmes — les femmes n'étant point admises à monter sur le théâtre — représentant des allégories ; des porteurs de grandes pancartes rouges reproduisant l'histoire d'une corporation et enfin un énorme dragon de cinquante à soixante mètres en carton vert et doré, articulé, et que font se mouvoir deux ou trois cents Chinois dissimulés dans sa carcasse.